

Karin Schlageter

portfolio

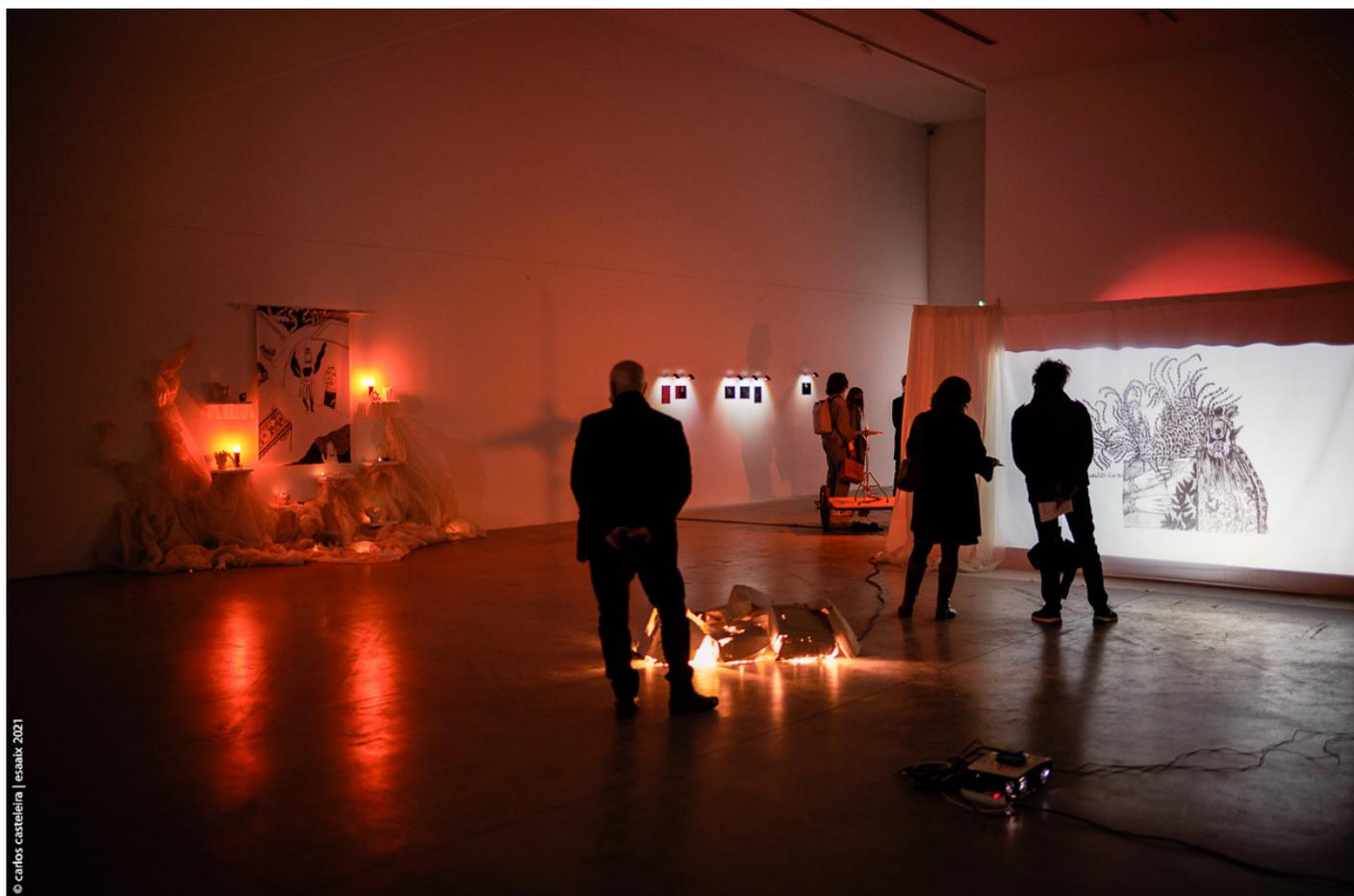
Ghost Dance

Cédric Caprio, Laurie-Anne Jaubert, Sarah Korzec, Inès Koussa-Gradenigo, Júlia Lema Barros, Priscila Lima, Kenza Merouchi, Félix Neumann, Marion Safriouine, Anne Teisseire, Manon Trentesaux.

exposition des diplômé.e.s de la promotion 2020 de l'ESAAIX

Galerie de l'ancien Chai du Château La Coste, Le Puy-Sainte-Réparate

27 février - 14 mars 2021



L'exposition **Ghost Dance** rassemble dans la Galerie de l'ancien Chai du Château La Coste onze artistes diplômé.e.s en 2020 de l'École supérieure d'art d'Aix-en-Provence. Les œuvres de cette génération d'artistes se font l'écho d'un monde d'où la physicalité et la corporéité semblent s'être brusquement évaporées conséquemment à la crise sanitaire mondiale.

Dans le film *Ghost Dance* (1983) du réalisateur et artiste britannique Ken McMullen, l'actrice Pascale Ogier, icône mélancolique des années 1980, interroge le philosophe Jacques Derrida et lui demande s'il croit aux fantômes. Celui-ci lui répond qu'un fantôme est la mémoire de quelque chose qui n'a jamais été présent :

“dès lors qu'on me demande de jouer mon propre rôle dans un scénario filmique plus ou moins improvisé, j'ai l'impression de laisser un fantôme parler à ma place. [...] et c'est ça qui est peut-être le plus amusant. [...] Je crois que l'avenir est aux fantômes, et que la technologie moderne de l'image, de la cinématographie, de la télécommunication, décuple le pouvoir des fantômes.”

À travers leurs productions, ces artistes attestent que l'expérience sensible du monde s'éprouve désormais à travers de multiples strates de réels hétérogènes et de filtres déformant et altérant la sensation brute. Les œuvres présentées ici se situent dans les interstices entre plusieurs réalités combinées, précisément là où les frontières entre le réel et le virtuel viennent s'émousser. Particulièrement attentifs et sensibles aux interrogations qui traversent la société, ces jeunes artistes partagent le constat de l'échec des sciences dans leur tentative d'expliquer le monde. Ainsi, se sont paradoxalement les moyens offerts par la fiction, le détournement, l'illusion ou encore différentes modalités de la trace mémorielle dont ils et elles se saisissent pour nous permettre de nous connecter entre nous et au monde que nous habitons.

Face aux catastrophes qui se succèdent et tendent à nous paralyser, ces artistes luttent pour s'extraire d'un horizon de mort en amplifiant et diffusant des pulsations de vie dont les faibles lueurs scintillent parmi les spectres. Au cœur des ténèbres, ils et elles nous invitent à danser, et cette danse n'est *“rien d'autre qu'une danse du désir formant communauté»* (G. Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, 2010, Paris, Minuit, p. 46).



Waking the Dead

Claudia Tennant

Petite Galerie, Cité internationale des arts de Paris

21 janvier - 20 février 2021



L'exposition **Waking The Dead** de Claudia Tennant donne à voir une série d'œuvres inédites réalisées en technique mixte sur papier et toile. Claudia Tennant aborde dans cette série les empires d'Afrique à travers plusieurs milliers d'années d'Histoire, et se confronte non sans courage à son héritage socio-politique et culturel en tant que Sud-africaine blanche.

Dans l'espace de la Petite Galerie est présenté un ensemble homogène d'œuvres sur papier et quelques toiles de dimensions imposantes. Sur les feuilles au format raisin, on observe une pratique stratifiée où de multiples couches de peinture, dessins, textes photocopiés collés, coutures et débris textiles viennent se superposer. Dans ce fourmillement de détails, le premier repère auquel l'œil parvient à s'arrimer est la récurrence du texte tracé au pinceau. Des noms propres sautent aux yeux, mais aussi des noms d'institutions muséales internationales, des concepts, des œuvres aussi, qui sont représentées de manière schématique... **L'ensemble constitue un réseau dense de balises, comme autant de repères sur une carte. On y décèle la cartographie recomposée de territoires meurtris, des empires africains d'hier.**

Il y a un double mouvement qui opère dans les peintures de Claudia Tennant : plier et déplier. Les gestes de collage et de stratification font se toucher et même se recouvrir des éléments qui n'appartiennent pas initialement au même espace-temps. Simultanément, les tentatives d'ouvrir, de déplier, et de démêler les fils de l'Histoire permettent par endroits de rendre la trame visible et de révéler des faces cachées. La présence des fragments textiles est récurrente : collés sur les peintures, ils finissent par déborder sur les murs. Ces maillons de laine et de coton créent un réseau entre les peintures, les tissent ensemble. Les mailles de tricots sont ici desserrées, relâchées, rendant la trame lisible, dans **une tentative de l'artiste d'y voir plus clair, de démêler le sac de noeuds de l'histoire de l'impérialisme en Afrique - qu'il soit un colonialisme venu d'Europe ou le fruit du désir impérialiste de souverain.e.s du continent.** Ces enchevêtrements de fils ne sont pas sans rappeler les string figures (jeux de ficelles) chères à Donna Haraway par la manière dont ils entremêlent les idées, autant que les formes et les personnes. Ils lient les fils de la pensée et de l'action, les mains et les cerveaux : « Ces jeux de ficelles sont des manières de penser autant que de faire, des pratiques pédagogiques autant que des performances cosmologiques. [...] C'est une proposition risquée au cœur de l'implacable contingence relationnelle et historique et de sa cohorte de conquêtes, de résistances, de récupérations et de résurgences. » D. Haraway, *Vivre avec le trouble*, trad.V. Garcia, Les éditions des mondes à faire, 2020, p.29

Dans la tentative de décrypter cet héritage problématique, plus on creuse, plus on essaye d'y voir clair, et plus tout semble obscur et emmêlé. En tentant de recomposer le puzzle à partir des fragments éparpillés, en essayant de connecter entre eux les différents éléments, les intérêts divergents, l'espoir d'obtenir une vision d'ensemble semble toujours repoussée, empêchée. Toutefois, **la nécessité de se confronter aux héritages embarrassants s'impose.** J'emprunte ici le concept de *difficult heritage* forgé par la sociologue Sharon Macdonald : un patrimoine est jugé embarrassant car, « plutôt que de participer de la construction d'une identité positive, il en constitue l'envers et le contrepoint. Le patrimoine embarrassant est un héritage que beaucoup préféreraient désavouer alors même qu'ils le reconnaissent comme un élément décisif de leur histoire ». (S. Macdonald, *La médiation du patrimoine : les guides touristiques de l'ancien site des congrès du parti Nazi à Nuremberg*, trad. M. Coville, Poli-Politique de l'image, n° 12 "Les coulisses du musée", Poli Editions, 2014, p. 54)

Quoi de plus embarrassant en effet que cette cohorte d'objets et de sculptures qui constituent l'essentiel des collections des grands musées archéologiques états-uniens et européens ? Les représentations schématiques de ces œuvres pillées, arrachées à leur contexte d'origine, que Claudia Tennant incorpore à ses peintures, dessinent les contours d'une **communauté sculpturale éparpillée aux quatre coins du globe.** En se laissant divaguer d'après le titre de l'exposition, il est permis de rêver et d'imaginer qu'à l'instar de la saga hollywoodienne *La Nuit au musée*, les statuettes votives, les bustes de rois et de reines, les animaux mythologiques pourraient soudain s'animer. **Et, qui sait, la cohorte des œuvres-zombies pourrait même s'aventurer à revendiquer leur restitution. Il n'est jamais anodin de se risquer à réveiller les morts – ils et elles ont des tas de choses à nous dire.**

En amont bruit le silence
Marie Limoujoux

2020-2021

exposition personnelle
du 5 mai au 2 juillet 2021

Coproduction La Maison de la Montagne & Le Bel Ordinaire, Pau



En amont bruit le silence découle d'une quête poétique proche d'une utopie. À la suite de plusieurs épisodes de résidence de recherche et de production au Bel Ordinaire à Pau, Marie Limoujoux et Karin Schlageter présenteront un ensemble de témoignages : sonores, sculpturaux, photographiques... retraçant leur poursuite du chant du nuage.

Capturer la trace sonore d'un nuage, oui mais comment ? Marie se tient debout, armée d'un micro accroché au bout d'une perche, elle grimpe, arpente la montagne, avale les dénivelés, dégringole de la crête à l'alpage. Sa posture est résolument verticale, opposée à la posture horizontale du rêveur allongé dans la prairie, qui, dans sa contemplation, se laisse respirer et vivre au rythme des volutes qui gonflent et se déforment.

Dans le plissé de la croûte terrestre, Marie débusque le nuage endormi. Celui qui s'était lové dans un creux du paysage, laissé happer par la combe douillette. Capter un nuage relève de l'épreuve de vitesse, et comme en peinture, c'est «sur le motif» que se saisit la nuée.

Un glissement s'opère ici dans l'histoire de la représentation du ciel : de la peinture de paysage au paysage sonore.

L'installation qui sera présentée dans l'exposition jouera à donner un corps (on pourrait presque dire : une réalité) à une matière sonore qui frise paradoxalement l'immatérialité, le vapoureux, le déjà-disparu-à-peine-entendu. Où le son est à l'image du nuage, insaisissable.



Pourquoi marcher quand on peut danser

Cécile Bouffard, en présence de Camille Vivier, avec une note de Clara Pacotte et un son de Livio Mosca

2019

exposition personnelle

du 12 septembre au 2 novembre 2019

Centre d'art contemporain Les Capucins, Embrun

Photographie :

f.deladerrière



Pourquoi marcher quand on peut danser. Pourquoi s'en tenir à la seule fonctionnalité des objets et des gestes ? Comment dépasser l'opposition entre l'utile et l'inutile ? L'art peut-il se fondre, se confondre avec la vie ? Le contact avec les œuvres que Cécile Bouffard a réalisées pour le Centre d'art contemporain Les Capucins nous invite à renouer avec un effort d'attention. Il nous faut prendre le temps de les considérer et de percevoir les intentions et les affects qui les traversent. Chaque ligne, chaque volume, est comme une pensée qu'il y aurait à entendre, et à laquelle destiner notre écoute.

Face à ces formes, peut-être sommes-nous gagnés par le trouble ou la confusion. Le regard qui dérive, s'attarde sur une courbe suggérant une anse ou une poignée, un potentiel usage ; et puis tel fil raconte la corde d'une guitare, et ce morceau de tissu rembourré nous enveloppe dans l'idée d'un confort élégant et douillet. Mais le bois enduit, poncé et peint semble être froid et dur comme du métal, le vrai dur semble mou, les lambeaux de latex ne savent pas nous dire s'il s'agit là d'une matière plastique ou organique. Les teintes des peintures, textiles et autres matériaux renvoient au fard, au cuir, à la chair, à l'os, un nuancier camé de l'épiderme. Pourtant, tout reste en suspens car les indices que les formes donnent sont sans cesse remis en jeu, déjoués. La métamorphose est permanente, et la forme peut à tout moment basculer de l'autre côté du familier, dans l'étrange et le bizarre, la gêne ou l'inconfort. En se maintenant à la lisière entre différents états, ces sculptures se tiennent là comme le champ des possibles. Cette indécision est vitale : c'est le signe d'une entrée en résistance, d'un refus de se laisser définir, enfermer dans une case.

Il y a des œuvres qui invitent à se nouer, et imaginer des manières d'être à plusieurs. Ainsi de ce triple-fauteuil, variation sur le motif du confident ou de la conversation, ou de ce groupe de diapasons qui semble s'accorder comme le ferait un chœur. Il y a des formes douces et organiques qui accueillent et font se rencontrer les points extrêmes de la Terre, qui les font avancer ensemble, comme « l'instinct aveugle, mais convergent et harmonique d'un essaim d'abeilles » (Proudhon, *Propriété*, 1840).

Il y a des figures virevoltantes, des sortes d'insectes ou de parasites, il y a des figures musicales, des formes lumineuses comme des lampions – et puis il y en a d'autres plus molles et plus lourdes aussi, moins enthousiastes, qui se laissent entraîner dans la ronde, ou simplement bercer par cette fête, happer par l'appel d'air. Mais quelle est cette folie qui semble avoir gagné le groupe ? Ça vacille, et la ronde ressemble soudain à une danse de Saint Guy, les matières capitonnées deviennent l'indice de la cellule matelassée d'un hôpital psychiatrique, et la scène semble tout droit sortie de la *Nef des fous*.

Juste à côté, la farandole se fige dans une bulle de savon, un temps suspendu. Un groupe de femmes s'échappe de cette frénésie, chacune porte une sculpture qui semble la prolonger, à l'instar d'un attribut. Elles apparaissent comme les muses d'une mythologie personnelle. Elles s'érigent en monde et disent : « Si je m'approprie le monde, que ce soit pour m'en déposséder aussitôt, que ce soit pour créer des rapports nouveaux entre moi et le monde. » (Wittig, *Les Guérillères*, 1969). Elles nous font sentir que tout pourrait être différent. Elles nous font deviner la brèche, et les virtualités à même les choses, à même nos vies.

Marble Canyon
Hippolyte Hentgen

2019

exposition personnelle
du 4 juillet au 1er septembre 2019
Centre d'art contemporain Les Capucins, Embrun

Photographie :
f.deladerrière



Hippolyte Hentgen c'est comme un groupe de rock, un duo de filles. Il y aurait Gaëlle Hippolyte à la guitare et Lina Hentgen à la basse, et elles joueraient quelque chose qui sonnerait comme : *Ziiiiip ! She bam !!!* Leur rencontre date du début des années 2000 au Point FMR, où elles partageaient un atelier dans ce qui s'apparente à l'époque au QG des cultures alternatives à Paris. C'est dans ce grand bain culturel où se produit un joyeux mélange des genres - de la musique à la vidéo, au cinéma, à la danse et aux arts visuels - que leur duo se forme. Hippolyte Hentgen, le troisième artiste qui naît de l'association de leurs noms de famille, émerge ainsi de ce Big Bang originel à l'esthétique post-moderne où les influences sont mises à plat sans soucis de hiérarchie, et proviennent tout autant de la culture populaire que de la pré-supposée grande culture. Dans leur pratique du dessin, il n'y a pas de création ex-nihilo, tout provient de quelque part, a une origine et y revient.

Avec Hippolyte Hentgen on passe à travers différents états du dessin. C'est un dessin expansif, qui sort du cadre, se répand sur les murs, s'anime et même se développe en trois dimensions. On navigue de grands formats sur papier réalisés au fusain et rehaussés de touches de couleurs jusqu'au dessin animé. Ici, la pellicule est appréhendée non pas comme une suite de photographies mais comme une matière aux qualités plastiques : les bobines de films d'animation historiques sont grattées, peintes et gribouillées à la manière des premiers films expérimentaux. Les dessins prennent aussi la forme de grands collages et assemblages de textiles, tantôt suspendus tels des tentures, tantôt répandus dans l'espace, jouant de l'architecture, ou encore roulés sur eux-mêmes et sanglés pour devenir un volume, une sculpture en ronde-bosse.

Pour l'exposition *Marble Canyon* aux Capucins, Hippolyte Hentgen poursuit son exploration de la culture visuelle. On assiste à un métissage d'influences et de citations visuelles qui empruntent aux tous premiers *comics strips* du début du 20^e siècle ou encore aux peintures et dessins de Christina Ramberg (1946-1995) représentant des coiffes de femmes vues de dos. Celles-ci font penser à des gravures du 19^e siècle ambiance *western*, des coiffures toutes en tresses, dont les lignes, les pleins et les déliés dessinent un infini paysage ondoyant et souple. Ces entrelacs de lignes de cheveux font écho aux vagues spectaculaires que les effets conjoints de l'eau et du vent creusent dans la roche orangée de Marble Canyon dans l'Arizona.

C'est justement dans le dépouillement du désert américain que se déroulent les aventures de Krazy Kat un *comic strip* de Georges Herriman publié entre 1913 et 1944, que l'on découvre au cœur d'une série de tentures intitulée *B_R_E_E_K*. Un hommage tout en homophonie à la brique de la souris Ignatz Mouse, l'un des trois personnages principaux de cette bande-dessinée. C'est une sorte d'accessoire fétiche qu'Ignatz balade souvent avec lui, et qu'il lance volontiers à la tête du chat Krazy Kat - peut-être pour lui remettre les idées en place. Sur les grandes tentures de cette série, la brique est omniprésente, et éclipse les autres personnages. Des *Pow* et autres *Zip* fleurissent çà-et-là sur ces collages de tissus. Le babillage et les onomatopées produisent une rythmique interne à la composition, elles la ponctuent et détonnent parfois. Un peu comme ça : *KABOOM !*

Bovis à 13.000

Éric Giraudet de Boudemange

2019

exposition personnelle
du 12 avril au 15 juin 2019

Centre d'art contemporain Les Capucins, Embrun

Photographie :
f.deladerrière



Nous sommes au sortir de l'hiver, le moment est venu de briser la glace et de réchauffer le sol engourdi de l'Embrunais. Depuis l'automne, Éric Giraudet de Boudemange prépare ce moment : il a déposé en terre les graines et les bulbes qui à force de soin et d'attention peuvent aujourd'hui germer, pousser et s'épanouir.

Ces graines que sont-elles ? Ce sont les envies de rencontre et de collaborations qui sont nées des voyages successifs de l'artiste entre Gap et Briançon de 2018 à début 2019. En sillonnant le pays, il a fait la connaissance de personnalités diverses : un berger, un historien, un énergéticien et reboutologue, un couple de tondeurs de brebis, un rebouteux, deux éleveurs et leurs familles, ainsi qu'une masseuse, énergéticienne et médiatrice de constellations familiales. La plupart d'entre elles et eux pratiquent une activité liée au soin - de l'âme ou du corps - qu'il soit à destination des hommes, des bêtes, ou du monde qui nous entoure.

C'est en puisant dans ces énergies de la montagne, associant entre eux des savoirs-faire artisanaux (métallurgie, feutrage, sculpture sur bois,...) qu'Éric Giraudet a travaillé à mettre au jour les tensions et les liens entre nature et culture, traçant une ligne symbolique entre les figures mythiques de la nature et les problématiques écologiques.

Prenant pour point de départ le passé religieux du centre d'art, l'artiste a demandé à Manon Escoffier, masseuse ayurvédique et constellatrice, de « scanner » la chapelle des Capucins à l'aide de son pendule. Et voici le résultat : le lieu vibre à 11.500 bovis. L'unité Bovis est une unité de mesure parfois utilisée en radiesthésie. Elle exprimerait le taux vibratoire ou l'énergie cosmo-tellurique d'un lieu ou d'un corps. Et lorsque l'on précise au pendule qu'il s'agit d'un centre d'art, celui-ci se met à vibrer à 13.000 bovis, le faisant passer du plan énergétique à la limite du plan spirituel.

En amont de l'exposition, il a proposé au public Embrunais un atelier de théâtre expérimental en collaboration avec Manon Escoffier. Le principe de cet atelier était basé sur les constellations systémiques, une méthode de thérapie transgénérationnelle basée sur la mise au jour de l'inconscient d'un groupe par le biais de jeux de rôles et de psychodrames qui auraient le pouvoir de résoudre les conflits. Lors de cet atelier, diverses figures du monde minéral, végétal et animal sont apparues aux participants qui se trouvent réinvesties dans l'exposition, dans des formes tantôt sculpturales, tantôt narratives.

Aux Capucins, l'artiste file la métaphore pastorale, évoquant - non sans humour - la nostalgie d'une alliance originelle entre l'homme et la nature dans un monde bucolique. Ainsi, les travaux présentés oeuvrent pour un devenir inter-espèces où les humains s'hybrident aux animaux et même aux végétaux. Les oeuvres tendent vers l'harmonie d'un monde où les énergies cosmo-telluriques circulent librement dans et entre les corps. C'est avec bienveillance qu'elles invitent à une prise de conscience : celle que nous participons tous à un vaste cycle vital où la charogne est notre devenir commun. Et c'est le coeur léger que nous pouvons à présent nous représenter tous et toutes, un jour digérés par les vers, transformés en humus fertilisateur.

X attrape Y d'un bond, Z chute
Roxanne Maillet / Lina Schlageter
et les élèves des écoles d'Embrun et d'Aiguilles-en-Queyras

2019

duo show
du 6 au 9 décembre 2019
Centre d'art contemporain Les Capucins, Embrun

Photographie :
f.deladerrière



Pour cette 7ème édition du Noël de l'art, le centre d'art contemporain Les Capucins accueille les oeuvres réalisées lors des résidences en milieu scolaire menées au cours des mois d'octobre et novembre. Roxanne Maillet, graphiste et typographe, a été successivement en résidence à l'école élémentaire d'Aiguilles-en-Queyras, puis avec les classes de CP et CP-CEI de l'école Pasteur d'Embrun. Lina Schlageter (compagnie Nautes), danseuse interprète et chorégraphe, a elle été accueillie pour un workshop intensif d'une semaine auprès des élèves de Première option « art » et « histoire de l'art » du lycée Honoré Romane d'Embrun.

Contrairement aux apparences, et bien que leurs pratiques artistiques respectives - la typographie et la danse - nous laissent présager du contraire, ces deux artistes sont fortement en lien avec les arts plastiques et visuels. Le dessin de caractère répond à un cadre strict qui est celui de l'écriture, de l'industrie du livre et de l'imprimerie. Toutefois il s'agit d'un champ de la création qui est régulièrement investi par les artistes comme un lieu d'expérimentation et de projection utopique. C'est de cette façon que Roxanne Maillet l'aborde, ce qui l'amène naturellement à collaborer avec des artistes contemporains.

Dans le cadre de sa résidence avec des classes de primaires, Roxanne Maillet a centré sa recherche typographique sur le dessin de caractère, c'est-à-dire le dessin des lettres de l'alphabet. Elle a pris pour point d'origine la classification typographique « Codex 1980 » de Jean Alessandrini qui organise et renomme les polices selon leur caractéristiques esthétiques et formelles. Il s'agit d'un geste pouvant paraître simple et désuet mais qui a cependant bouleversé les mœurs typographiques au tournant du XXè siècle et permis à Roxane Maillet d'affiner ses connaissances et prendre position dans sa pratique artistique.

Intégrer la pratique du dessin de caractère à l'apprentissage des tous petits est une façon d'aborder « de l'intérieur » les formes typographiques et de mieux les comprendre. Cela permet d'apprendre à regarder, et comprendre comment fonctionnent ces drôles d'objets graphiques. On sensibilise ainsi à l'idée qu'il faut du temps pour développer une typographie et que les lettres que nous apprenons à l'école ne se sont pas inventées toutes seules !

Chaque élève a choisi une lettre de l'alphabet à laquelle il ou elle a associé un mot commençant par cette lettre. Puis il s'est agit pour chacun et chacune d'assembler le mot et la lettre en un seul élément pour constituer une « lettre-image », une lettre qui ait la forme de ce mot. Ainsi chaque école a pu concevoir un abécédaire composé de toutes ces lettres-images et qui - une fois retravaillé par l'artiste à l'ordinateur - a pu devenir une typographie originale utilisable à l'ordinateur : La Queyrassine et l'Embrunaise.



Rouges Crépuscules Désirs Solaires

co-commissaire : Mathilde Sauzet

2019

exposition collective dans le cadre de Regionale 20

du 30 novembre au 22 décembre 2019

La Chaufferie - Galerie de la HEAR, Strasbourg

Garage COOP, Strasbourg

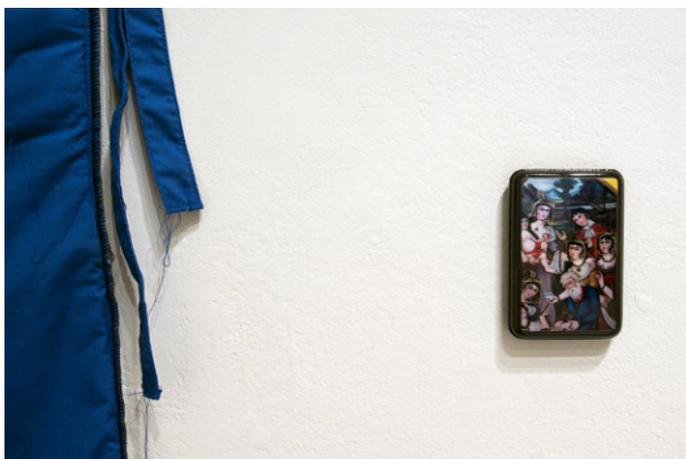
Avec :

Mali Arun, Anna Diehl, Aurélie de Heinzelin, Nina Laaf, Antoine Lejolvivet, Fabio Luks, Marius

Pons de Vincent, Fabio Sonego, Anya Tsyrlina & Sid landovka

Photographie :

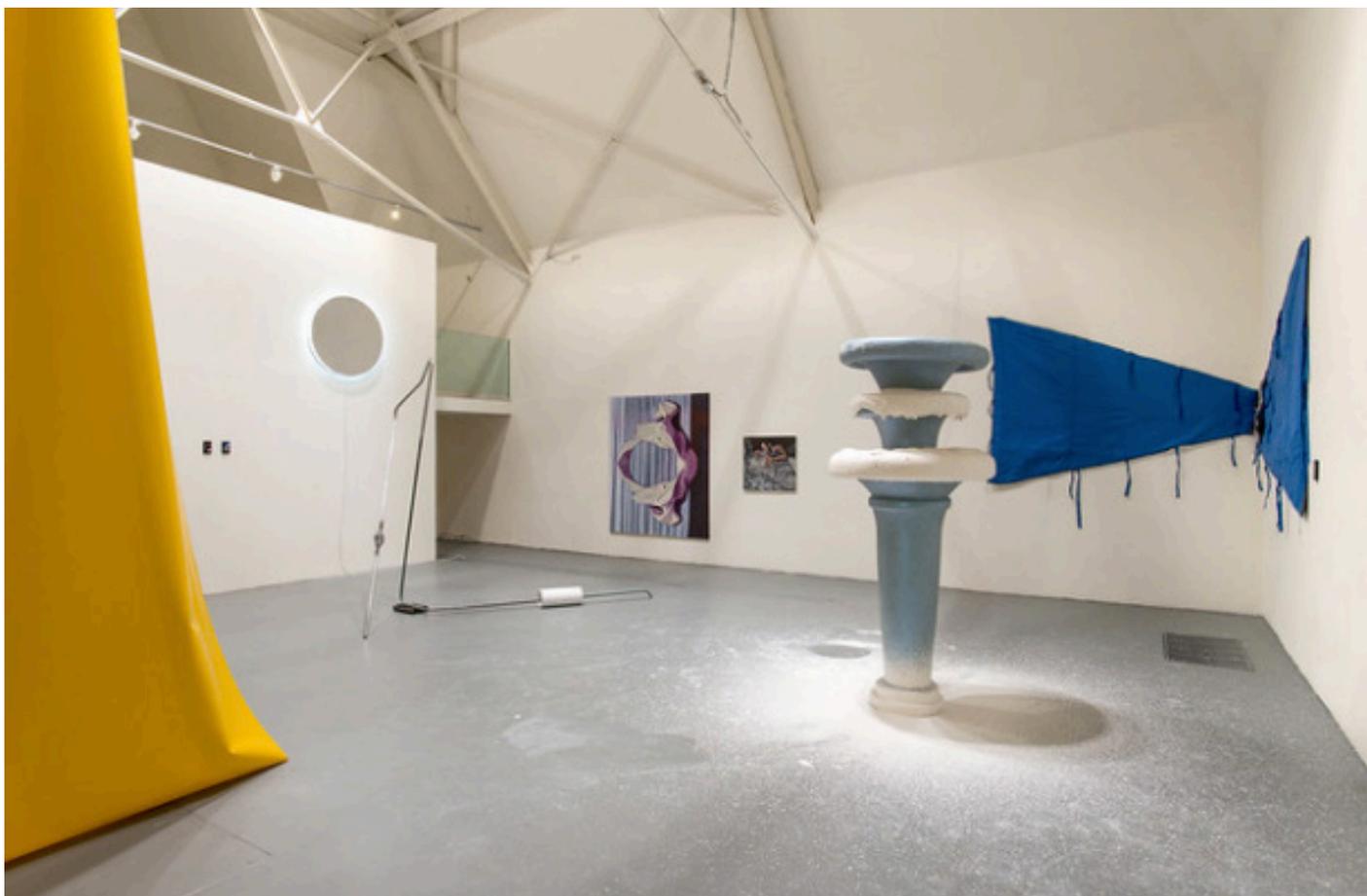
Antoine Lejolvivet



« Rouges Crépuscules Désirs Solaires » réunit des artistes allemands, français et suisses autour d'une lettre d'amour de Rainer Maria Rilke à sa muse, amante et amie Lou Andreas-Salomé. Le poète y décrit les émois diurnes et nocturnes que lui procure la passion : « Ô toi, si riche, tu donnes des rêves à mes nuits, des chansons à mes matins, des buts à mes jours et des désirs solaires à mes rouges crépuscules. »

Échos contemporains à cet élan de lyrisme historique, les oeuvres rassemblées dans cette exposition présentent des tensions contraires : des sentiments sombres desquels triomphent les énergies vitales. Leurs lumières et leurs couleurs dépeignent des ambiances qui pourraient appartenir tant à l'aube qu'au crépuscule, leurs sujets flottent dans un temps suspendu. Des réalités paradoxales y sont possibles, rêvées comme éveillées, abstraites et imagées, en solitaire et à plusieurs.

« Rouges Crépuscules Désirs Solaires » laisse ainsi apparaître le dessein de groupes humains sujets du même coup à la ruine d'un monde sans astres, et au désir absolu d'un lendemain.



W.E.L.T. - Apopenia

co-commissaires :Théo Pozoga et Anna Siebold

2018

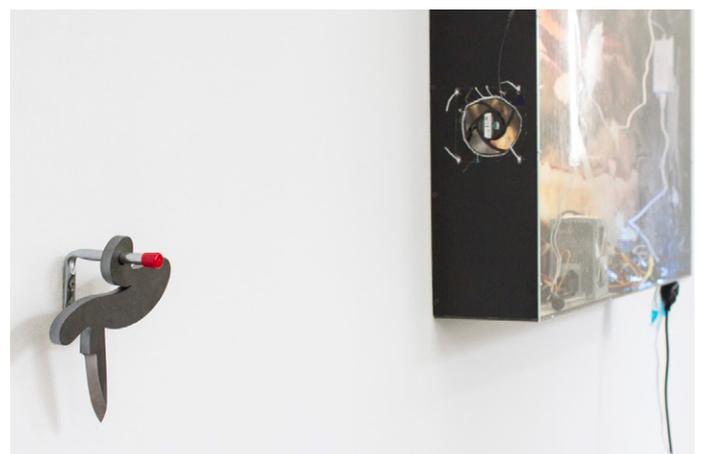
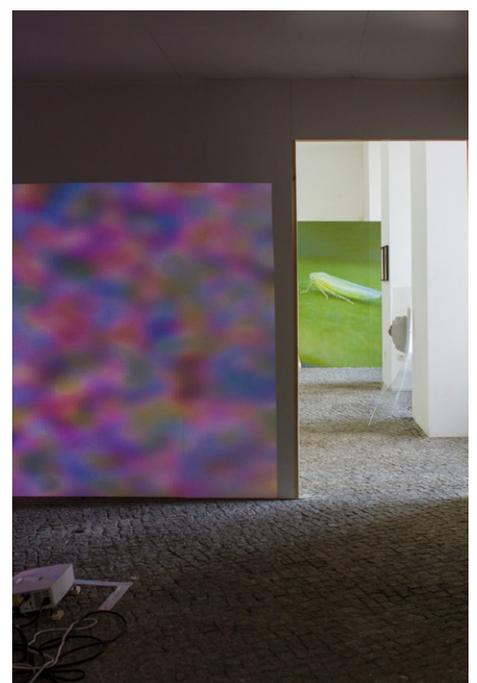
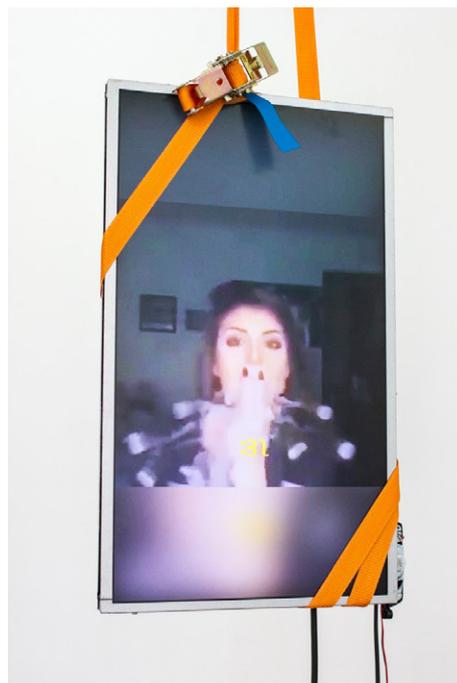
exposition collective, publication et disque vinyle
du 20 avril au 13 mai 2018
gr_und project space, Berlin

Avec :

Adriana Ramic, Alan Dunning, Aldéric Trével, Benoît Ménard, Cindy Coutant,
Duncan Passmore, Gonçalo Sena, Lisa Strozyk, Steven Warwick.

Graphisme :

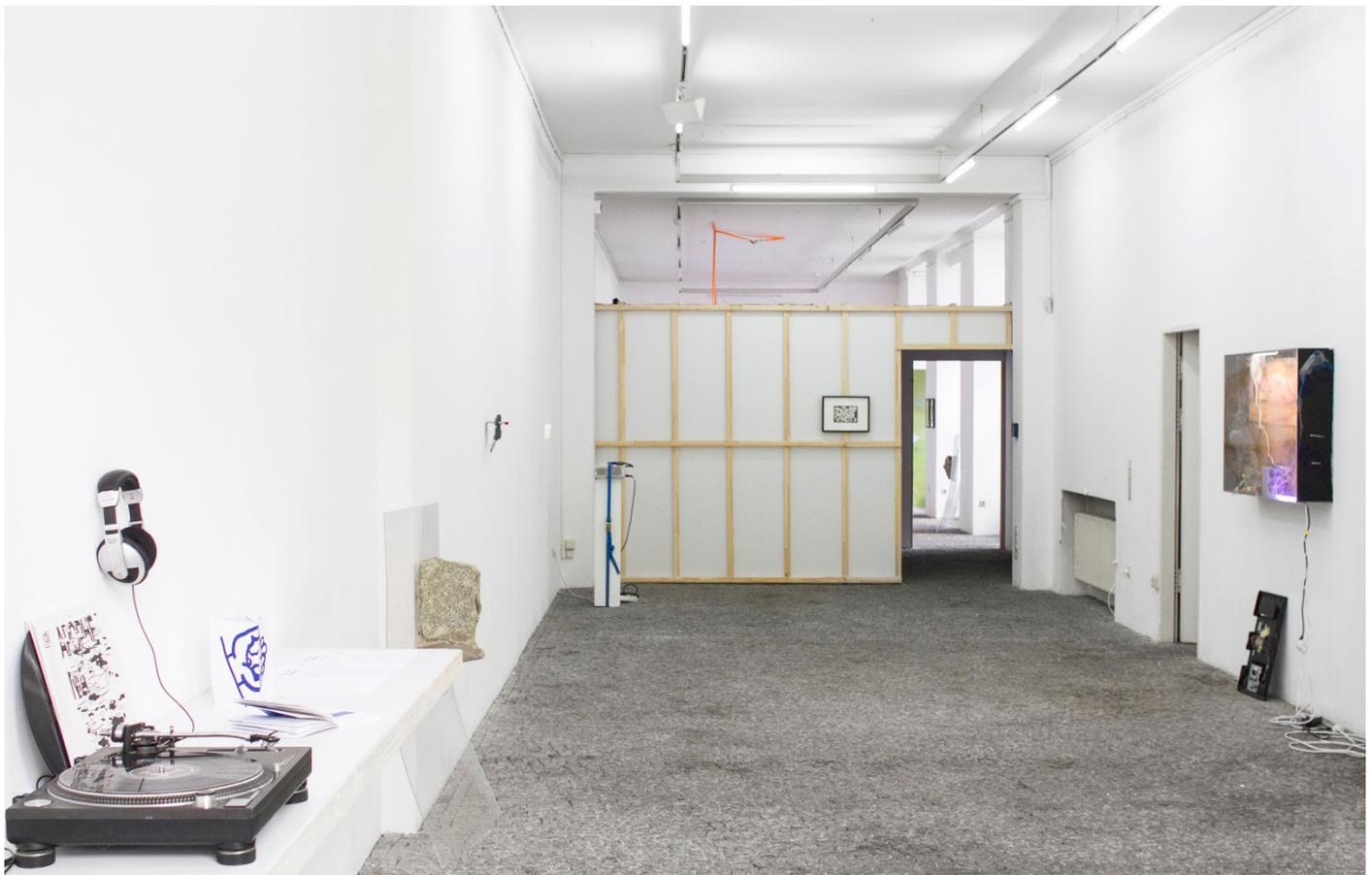
Théo Pozoga & Cédric Pierre



W.E.L.T.001—Apophenia asks how we experience, organise and hence construct the reality that we perceive. What occurs to us nowadays is endless: we find ourselves drowning in material, in a sea of data. At the same time we have gone from scarcity to overabundance, from collecting to analysing, from adding on to filtering, from research to pattern recognition, from enrichment to simplification. What mechanisms come into play when we attempt to decipher and make sense of the world? How do we decode, order and categorise information? And what happens when we create systems and algorithms to take over these processes?

The term “apophenia” first appeared in the psychiatric field in the late 1950s to designate the unmotivated seeing of connections accompanied by a specific feeling of abnormal meaningfulness. Today the term is applied universally to the tendency to perceive connections and meaning between unrelated things, and simply refers to the human brain’s tendency to create order in chaos, meaningfulness in absurdity, ease in struggle. The most common example for this tendency is pareidolia – the psychological phenomenon of recognising human or animal features in random constellations: puppies resemble chicken nuggets, buns look like nuns, and the Cydonia region of Mars has a human face sitting on its surface. In trying to make sense of the world, we superimpose a structure onto what we discern. We produce the reality that we experience and thereby continuously produce ourselves.

Struggling with these issues, the vast array of positions presented in the exhibition encompasses hijacking gestures, art of assemblage, automatic drawing, derivation and shifts of meaning, illusion and confusion, oil painting, low-res 720p images as well as ultra-bright 5K video – from linguistic concepts of misunderstandings, close-ups of the seemingly everyday, to uncategorisable hybrid objects, a polyvalent taxonomy, four fold symmetry drawings, and painted microscopic views of 16th century Renaissance paintings.



Rolling Into the Endless Emptiness of Things

Aldéric Trével

2019

exposition personnelle

du 24 au 26 mai 2019

Les Capucins hors-les-murs, La Station, Nice

Photographie :

Agathe Wiesner

«Rolling into the Endless Emptiness of Space» présente deux corpus de vidéos récentes d'Aldéric Trével : *Pillow Man* et la série des *Cave Paintings*. L'ensemble des pièces se rapportant à *Pillow Man*, l'un des avatars de l'artiste, a été produit à la suite de plusieurs épisodes introspectifs. Les visions qui en résultent oscillent entre le voyage psychotique et le songe allégorique. Les *Cave Paintings* font jaillir de l'obscurité des dessins qui apparaissent spontanément à la surface de parois numériques, dont le relief à texture minérale semble guider le pointeur de la souris dans son errance hallucinée. Ici se rejoue un geste primordial, dans le ventre caverneux de l'ordinateur devenu le seul et dernier atelier possible.



Série d'expositions et d'événements sur les économies à l'oeuvre dans le monde de l'art, présentés au Wonder/Liebert (artist-run space), Bagnolet.

**Part. III : Cindy Coutant «Le Fluide parfait», performance de sortie de résidence
le 13 juin 2018**

Photographie :
Salim Santa Lucia

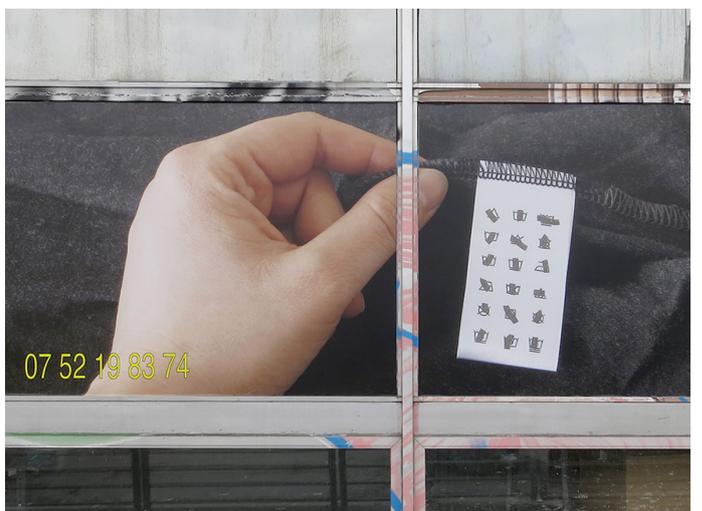
Graphisme :
Cédric Pierre



Série d'expositions et d'événements sur les économies à l'oeuvre dans le monde de l'art, présentés au Wonder/Liebert (artist-run space), Bagnolet.

Part. II : Phantoms, du 9 au 11 mars 2018

Graphisme :
Cédric Pierre

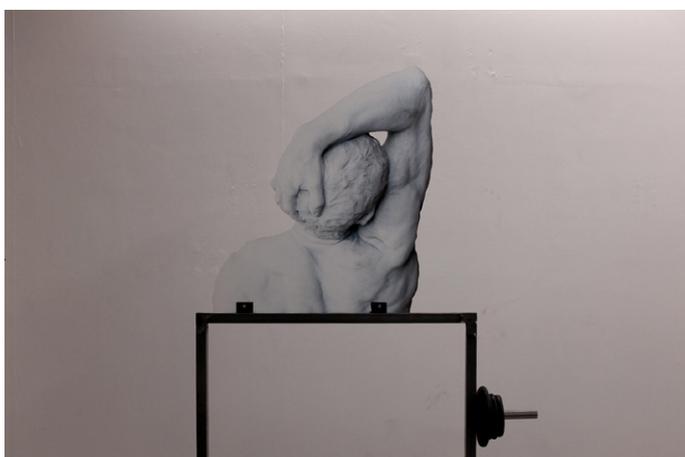


Série d'expositions et d'événements sur les économies à l'oeuvre dans le monde de l'art, présentés au Wonder/Liebert (artist-run space), Bagnolet.

Part. I : Nicolas Hosteing «Curriculum Vitae», du 16 au 22 octobre 2017

Photographie :
Camilla Pongiglione

Graphisme :
Cédric Pierre



09 15 19

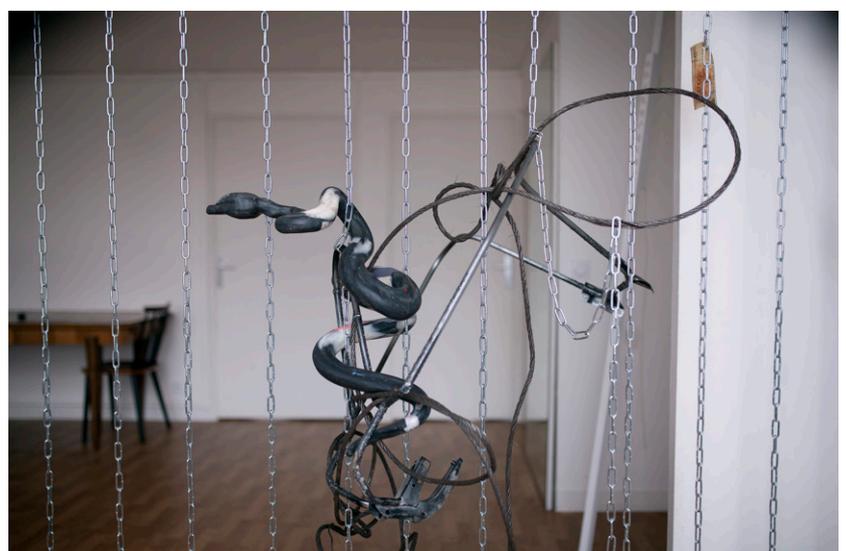
2017

exposition collective
du 15 au 19 février 2017
atelier-logement de l'artiste Nicolas Milhé, Paris 19ème

Avec :
Simon Bergala, Bruno Botella, Cécile Bouffard, Erosion Power, Nicolas Hosteing, Les petits chats d'Auber, Andrés Ramirez, Georgia René-Worms, Éléonore Saintagnan et Grégoire Motte.

Photographie :
Damien Lafargue

Graphisme :
Yann Rondeau



exposition collective
du 9 au 13 mars 2016
habitation privée, Paris 19ème

Avec :

Sophie Bonnet-Pourpet et Héléna de Laurens, Cécile Bouffard, Camille Fréchou, Nicolas Hosteing, Ange Leccia, Julien Magre, Benoit Ménard, Aldéric Trével, Yonatan Vinitsky, Elsa Werth.

Photographie :

Damien Lafargue, Justine Emard.

Graphisme :

Yann Rondeau



exposition collective
du 13 au 15 juin 2014
atelier-logement de l'artiste Tony Regazzoni, La Courneuve

Avec :

Xavier Antin, Jennifer Douzenel, Emmanuel Lagarrigue, Isabelle Lartault, Planète Mirage, Andrés Ramirez, Tony Regazzoni, Simon Ripoll-Hurier, Stéphane Ruchaud, Morgane Tschiember, Elise Vandewalle, Adrien Vescovi et Michel Verjux.

Photographie :

Stéphane Ruchaud

Architectes :

La Ville Rayée, David Apeceix, Benjamin Lafore, Sébastien Martinez Barat.



«13 artistes, le 13 juin, dans le 93», était ma réponse à l'invitation de l'agence d'architecture La Ville Rayée afin de célébrer la livraison d'un atelier et logement d'artiste à La Courneuve. Pour cette exposition, j'avais choisi de mettre en lumière l'implantation socio-culturelle et territoriale de cette unité de travail et d'habitation au sein d'une nébuleuse artistique organisée autour de la station du RER B «La Courneuve-Aubervilliers», en présentant le travail d'artistes vivant ou travaillant dans un périmètre de 2km tout autour.

Les oeuvres sélectionnées et leurs modes de présentation jouaient avec certaines images de la proposition architecturale de La Ville Rayée : 9 saynètes de la vie quotidienne.



100 ans plus tard

2014

exposition collective
du 6 juin au 14 juillet 2014
Palais de Tokyo, Paris

Avec :

Lucas Biberson et Guillaume Henry, Sophie Bonnet-Pourpet, Rebecca Digne, Elke Marhöfer et Mikhail Lylov, Sébastien Martinez Barat, Karin Schlageter, Clémence Seilles, Chai Siris, Antonio Vega Macotela, Yonatan Vinitsky & Shuhô.

Commissaire :

Gallien Déjean, sur une proposition de Sumiko Oé-Gottini.

Graphisme : Groupe CCC.



Cette exposition a clos la session 2013-2014 du Pavillon Neuflyze OBC, à laquelle j'avais pris part en tant que commissaire d'exposition en résidence. Pour cette présentation publique des recherches menées par les résidents, j'avais choisi de publier les trois premiers maillons d'une chaîne d'entretiens intitulée «Conversation Piece», en référence au genre pictural du même nom. Le premier entretien avait été réalisé avec Shuhô-sensei (maître Ikebana), le second avec Mathieu Buard (commissaire d'exposition), et le troisième avec Barbara Sirieix (critique d'art et commissaire d'exposition).

Sur un plan incliné / On a Tilted Floor

exposition collective
le 9 avril 2014
Palais de Tokyo, Paris

Avec :

Lucas Biberson et Guillaume Henry, Sophie Bonnet-Pourpet, Rebecca Digne, Mikhail Lylov, Sébastien Martinez Barat, Karin Schlageter et Julien Magre, Clémence Seilles, Chai Siris, Antonio Vega Macotela, Yonatan Vinitsky.

Photo et graphisme :

Julien Magre (White Papier Studio)

